

La Maison-Dieu, 146, 1981, 7-19

Mgr François FAVREAU

COMMENT CÉLÉBRER ?

TÉMOIGNAGE D'UN ÉVÊQUE

DEPUIS trois ans et demi, je suis évêque à La Rochelle. Diocèse de 500 000 habitants avec une vocation touristique qui entraîne le triplement de sa population pendant l'été, la Charente-Maritime est une terre peu croyante... et cela de tradition : les guerres de religion ont alimenté la méfiance chez des fidèles étonnés de voir l'hostilité régnant entre les pasteurs de leurs communautés : le Combisme a nivelé l'expression religieuse de beaucoup d'adultes « hommes » jusqu'à ce que l'Action Catholique rurale redonne quelque vigueur à des personnalités actuellement reconnues : jamais depuis quatre siècles le diocèse n'a su faire naître un nombre de vocations sacerdotales suffisant pour faire face aux exigences de la mission.

Sur cette terre ont poussé autrefois d'admirables édifices : la Saintonge ainsi est riche en art roman. Les espaces sont beaux... mais ils sont peu habités ; les assemblées sont souvent squelettiques. Fréquentées, par contre, certaines églises le sont beaucoup en raison du nombre de touristes qui passent chaque été.

Cette terre de la mission qui m'est confiée est une terre de mission. Je vous parle de là pour ouvrir cette rencon-

tre, oubliant un instant ma responsabilité de Président de la Commission épiscopale de liturgie.

EXPÉRIENCE

Le thème « L'art de célébrer » renvoie, pour moi, à une expérience aux consonances diverses.

Expérience d'une distance

Entre les discours que j'entends et les comportements que je rencontre, entre l'idéal auquel je rêve et la réalité sur laquelle je butte, je fais l'expérience d'une distance immense. Certaines réalisations m'apparaissent ainsi relever d'un luxe hors de notre portée.

Lors d'une visite pastorale dans une paroisse rurale... les chrétiens de huit communes sont invités pour l'eucharistie le samedi soir à 18 h. J'arrive à 17 h 45 : l'église est hors du village : il n'y a personne : tout est fermé. Je descends dans le bourg pensant qu'il y avait peut-être une autre église. Rien. Je remonte : une voiture est arrivée : je ne m'étais pas trompé.

Dans l'église, un beau bâtiment d'art roman, rien n'est préparé, le curé n'est pas encore là. Je vais disposer une chaise devant l'autel pour la liturgie de la Parole.

Le prêtre arrive enfin : pas de chant prévu : « Nous faisons comme d'habitude. » Comme d'habitude cela veut dire qu'il va aller devant les fidèles pour les aider à prier. Par souci de n'avoir pas à changer les chaises de place lors des enterrements, il a en effet laissé un grand espace vide entre l'autel et les premières rangées de ces chaises.

Je ne suis pas au bout de mes étonnements. Je n'ai pas eu le temps d'arriver à l'autel que j'entends le curé commencer la liturgie de la messe comme si je n'étais pas là. Aucun mot d'accueil de l'évêque... J'ai réussi à reprendre « le contrôle » de la célébration après le 'Gloire à Dieu', en commençant l'oraison au moment où se chantait l'Amen.

Je vous cite là un cas extrême ; mais je rencontre fréquem-

ment des situations de pauvreté... Dans telle paroisse voisine de La Rochelle, tous les chants religieux dataient du temps du « Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu » qui m'a accueilli. Dans telle autre, le prêtre animé d'un zèle intempestif n'arrivait pas à rester près de moi pendant la concélébration ; ainsi aussitôt après la consécration, j'ai eu la surprise de le voir disparaître... et revenir avec le ciboire qu'il avait été chercher.

Autre genre d'aventure : l'été dernier sur la côte, je demande avant de commencer l'eucharistie, qui peut chanter, lire et distribuer la communion. Nous préparons la célébration. L'homme qui avait accepté de donner la communion s'en va au fond de l'église après l'homélie : heureusement, je le vois ; il prend le ciboire dans le tabernacle et l'amène sur l'autel. J'ai appris que, le dimanche précédent, il avait complété le ciboire de la sainte réserve avec des hosties non consacrées.

Je ne voudrais pas que ces évocations apparaissent une charge. Elles sont pour moi le rappel d'une nécessaire « alphabétisation » liturgique. Pour notre étude sur l'art de célébrer, veillons à ne pas sous-évaluer les besoins actuels d'initiation.

Expérience d'une espérance

Heureusement, je suis témoin de réalisations porteuses d'avenir. Ne serait-ce que dans l'immense bonne volonté de beaucoup : nous avons fait des journées d'animateurs liturgiques avec un programme d'initiation élémentaire : nous espérions 100 personnes : il en est venu 300. Mais beaucoup ne sont venus qu'avec leur bonne volonté, c'est-à-dire sans formation préalable. Il est certain que, là où les prêtres ne sont pas remplacés, des laïcs se lèvent... La difficulté étant, il est vrai, qu'ils restent debout, car l'usure du temps fait découvrir que le manque de prêtres crée finalement un appauvrissement surtout si des ministères nouveaux de baptisés n'apparaissent pas.

Au chapitre de l'espérance, je mettrai beaucoup d'éléments :

— la cathédrale de La Rochelle, qui n'a pas de cachet artistique, prend des couleurs grâce à la tenacité d'une religieuse pour la décorer. Elle est habitée.

— l'église Saint-Sauveur de La Rochelle vit l'été par une permanence de prière et d'accueil pour les visiteurs nombreux.

— l'église de Talmont sur la Gironde est animée par des prêtres et des jeunes de la Région parisienne. La prière des heures a changé le comportement des visiteurs.

Des célébrations font apparaître également que l'art de célébrer tient à la mise en œuvre intelligente de la liturgie et à l'action d'animateurs liturgiques aux rôles diversifiés. Je pense aux assemblées des chrétiens de Saintes dans la crypte de Saint-Eutrope ou à la très belle fête des Rameaux qui a eu lieu également à Saintes, réunissant toutes les paroisses de la ville.

Je me rappelle également cette eucharistie d'un samedi soir animée par des jeunes dans une paroisse de Rochefort : il a suffi d'une animation de qualité pour les chants et toute l'église s'est mise à l'unisson de l'expression vocale proposée ! La partie n'était pas gagnée d'avance.

Expérience d'une crainte

Par loyauté, j'évoque aussi une crainte. Dans quelques groupes, la célébration eucharistique est tellement vécue à partir des options et des sentiments de quelques-uns que ces communautés se ferment sur elles-mêmes ; l'une d'entre elles, malgré la qualité des prêtres et leur intention missionnaire, n'arrive pas à faire place aux étrangers et aux pauvres qui vont dans les paroisses voisines.

Ces évocations sont simples. Elles ne parlent que d'assemblées dominicales. Elles sont là pour inviter à ne pas décrocher d'un réel « attachant » à tous les sens du terme !

CONVICTIONS

Le thème de notre rencontre m'apparaît particulièrement opportun et sa présentation tout à fait juste : « Dans l'acte liturgique, se conjuguent des formes, des objets, des couleurs, des sons, des mots, des silences, des gestes marqués par leur rapport à un temps et à une culture : temps et culture de la Tradition qui les porte, temps et culture des peuples qui reçoivent cette Tradition. »

L'art de célébrer n'est pas réservé aux artistes, mais, grâce aux artistes, il nous est demandé de faire entrer tout le monde en célébration.

L'art de célébrer n'est pas indifférent à l'objet de la célébration. Il nous est, ainsi, donné de célébrer le mystère de Jésus Christ Sauveur dans et par le Peuple de la nouvelle alliance.

L'art de célébrer, enfin, n'est pas affaire de boutique, car il nous est confié de faire en sorte que nos célébrations soient des signes posés sinon au carrefour des païens, du moins au carrefour des mal-croyants.

Pour moi, ce qui est premier, ce n'est pas la nouveauté de tel geste ou de tel mot, c'est la nouveauté toujours neuve de Jésus Christ. Ce n'est pas la qualité si nécessaire des meneurs, c'est l'ouverture spirituelle d'une assemblée qui fait corps. Ce n'est pas la chaleur du groupe, c'est sa capacité d'accueillir le frère différent.

Aussi je résumerai mes convictions pastorales en formulant trois propositions :

1. L'art de célébrer renvoie à la nécessité de croire.

En effet, si une bonne célébration réveille, nourrit et dynamise la foi, celle-ci a cependant besoin de retrouver une solidité et une vigueur qui permettent aux croyants de célébrer en vérité le mystère.

Il est rapidement dangereux de faire l'impasse sur l'initiation chrétienne, sur une propédeutique spirituelle. La construction spirituelle dont parle S. Pierre est souvent à reprendre à la base :

nous avons à refaire des *personnes* : des hommes et des femmes cessant de chercher indéfiniment à s'identifier parce qu'ils auront su s'assumer, se mettre debout et exister ;

nous avons à refaire des *croyants* : des hommes et des femmes pour qui Dieu redevienne réel et l'Eglise nécessaire ;

nous avons à refaire des *communautés* : des croyants acceptant le risque d'être ce qu'ils sont : des frères.

2. La volonté d'être croyants dans le monde de ce temps réclame que nous acceptions la *confrontation avec la ou les cultures*.

J'avoue volontiers mes perplexités.

La culture ne peut imposer sa loi à des célébrations sacramentelles qui s'inscrivent et qui inscrivent dans une histoire originale. Mais comment vivre l'indispensable osmose entre nos manières de prier et les manières de vivre et de penser de notre époque ?

Cette osmose, à quel prix doit-elle être négociée ? Si ces manières de vivre et de penser sont sécularisées est-il possible de les accueillir sans banaliser l'acte liturgique ? Et si la culture est éclatée, faut-il encourager l'éclatement de nos communautés ?

Plus profondément, je me demande : qu'y a-t-il de neuf, qu'y a-t-il de permanent dans la culture ? Les besoins fondamentaux de l'être humain changent-ils ou bien les grands actes de la vie que sont la naissance, l'amour et la mort ne sont-ils pas là comme les lieux de la rencontre entre le projet créateur et le devenir de l'homme ?

Les rites que l'homme évolué est tenté de regarder d'une manière critique ne sont-ils pas le support indispensable du courage de vivre le quotidien ? Changer les rites n'est-ce pas alors commettre une véritable agression ?

3. La fidélité à la tâche confiée appelle l'*acquisition de compétence*.

Lorsque nous pensons compétence pour la célébration, nous pensons souvent à la compétence du prêtre. Il ne

faudrait pas en conclure que toute la qualité de la célébration repose sur le seul prêtre. L'erreur serait d'autant plus grave que le « célébrant » trop doué peut se faire très vite « centre de la célébration » surtout s'il se projette trop dans celle-ci. La liturgie n'est pas un « one man show ».

La compétence est évidemment celle du célébrant mais elle est aussi celle de tous les acteurs de la célébration, c'est-à-dire dans l'idéal de tous les participants.



Il y a grand désarroi dans les questions posées. Hier, le curé d'un secteur paroissial rural avait eu l'idée d'inviter au restaurant les chrétiens qui voulaient partager le repas avec leur Evêque et avoir avec lui un débat. Quatre-vingts personnes ont répondu : cela représentait plus de la moitié des pratiquants habituels. Une adolescente de 4^e que je venais de confirmer avec trois de ses compagnes m'a posé la seule question venue des jeunes : « Est-ce que la religion a de l'avenir ? »

Puisse notre art de célébrer être gage de l'avenir d'une foi enracinée dans l'humain. Personnes et groupes ont grand besoin d'être aidées à franchir le gué de la modernité...

« Avez-vous jamais passé une rivière à gué ? On n'est pas rassuré, car on se demande sans cesse si le pas suivant trouvera sol ferme pour se poser. "Il faut connaître", comme on dit : avant de s'engager dans l'eau, on ne voit que sa surface énigmatique.

Mais si vous savez que le gué est là, et si le goût de l'autre rive vit en vous, plus fort que toute crainte...

Allez, mettons les chaussures autour du cou, car on ne passe pas de gué sans "se mouiller" ; tenons-nous par la main, car nous aurons le pied et le courage plus solides ; et chantons pour chasser la peur.

Oui, il faut passer le gué. L'Eglise, les nations, le monde... nous voici tous engagés dans un de ces gués historiques qui conduisent vers une autre rive d'humanité. Plus loin peut-être que la lune.

On est nombreux à passer le gué. Beaucoup hésitent sur l'endroit, le jour et l'heure, sur la place à donner aux femmes et aux enfants, aux autorités civiles et religieuses, aux laïcs et aux prêtres. Pas étonnant qu'il y ait ici ou là quelque tumulte.

Et l'on discute beaucoup pour savoir ce qu'il faut emporter, comme en juin 1940, au moment de l'exode.

Faut emporter l'essentiel, c'est d'accord. Mais qu'est-ce que l'essentiel ? Sait-on ce dont on aura le plus besoin : le matelas, les victuailles, les bijoux de famille, le chat, quelques vieilles photos, la boussole, un petit livre ? La décision presse. Ce qui est sûr, c'est qu'on ne peut pas tout prendre. Et au moment du déménagement, on ne peut pas ne pas se dire : "comment a-t-on pu amasser tant de choses ?".

Qu'allons-nous emporter qui fasse vraiment corps avec nous, qui soit notre vie même, qui puisse être force et flamme sur toute rive humaine ?

Tant de gués sur les chemins, depuis cette nuit millénaire où Abraham toucha de la main Sara : "Faut ramasser les affaires..."

(Considérant l'âne qui portait Marie, Jules Supervielle a cette phrase, puisée aux altitudes les plus cristallines de l'âme : "Elle pesait peu, n'étant occupée que de l'avenir en elle." Comme il faut souhaiter à l'Eglise et à l'humanité d'aujourd'hui pareille légèreté féconde ! Sans autre désir que la prodigieuse naissance attendue, sans autre charge que l'élan des "dépositaires du surplus de l'espoir sur la prospective", sans autre secret que celui de la Parole qui tranfigure nos vies.)

Le gué n'en finit pas. Le brouillard s'attarde sur la rivière. Si nous nous croyons à l'avant-garde, n'oublions pas ceux qui sont restés derrière. Peut-être serait-il bon parfois de revenir vers eux pour leur dire que le sol reste ferme en avant. Petits pieds ou grandes enjambées, que personne ne soit assez sot pour avancer seul ou penser qu'il n'a pas besoin de tous les autres. Ou pour trier ses compagnons. Ou pour discerner des labels de christianisme pur, inoxydable et authentique. Car alors, qui que l'on soit, il faudrait entendre une

voix nous crier sur la rivière : "Au fond, il n'y a jamais eu qu'un chrétien et il est mort sur la croix !"

Des hommes disent qu'il ne cesse pas, depuis vingt siècles, d'aller de l'un à l'autre au long du gué.»
(Gérard BESSIÈRE.)

François FAVREAU,
Evêque de La Rochelle et Saintes